

mon réveil et me caressant tout près de son haleine de fleurs comme pour me défier de l'embrasser : c'était là que je l'attendais, et, quand elle pensait à fuir, elle était prise..... »

Ce petit tableau, plein de grâces enfantines et où se pressent déjà la jeunesse avec l'amour qui l'accompagne, est un chef-d'œuvre, mais pourquoi Charles Nodier s'est-il abandonné, même dans *Séraphine*, à son penchant pour les dénouements mélodramatiques ? Au moins j'aurais voulu voir cette douce création échapper à ce goût funeste ; mais elle n'a point été épargnée. Il en est de même de *Clémentine*, de *Thérèse*, d'*Amélie*, de *la Neuwaine de la Chandeleur*, et pourtant chacune de ces Nouvelles contient au moins quelques pages toujours heureuses, parfois complètes et parfaites. Au point de vue de la composition, une ressemblance fâcheuse atteste trop la parenté de toutes ces jeunes filles qui se succèdent l'une à l'autre presque avec la même voix et le même accent : il en résulte pour la plupart de ces scènes d'amour une monotonie que la variété seule des caractères pouvait sauver, mais comment n'oublierait-on pas ces taches légères pour admirer tant de détails achevés, pour lire des pages comme celle-ci :

.... « Je m'assis, j'attendis, j'épiaï, je suivis du regard, à travers l'horison qui s'élargissait peu à peu, les progrès du jour naissant, il survint un instant où les brumes balancées par un mouvement qui leur était propre, commencèrent à blanchir, à relâcher leur réseau pénétré de rayons pâles, à s'éparpiller en folles toisons, à se rouler plus vagues et plus légères à la pointe des promontoires, à se pelotonner au loin sur les eaux comme des bancs d'écume, à s'écheveler à la cime des arbres à demi-défeuillés, comme ces brins de soie flottants qu'un souffle égare dans l'air. La lumière croissait de toutes parts. Le lac bleuit. Je distinguai à sa surface l'entrelacement de ses rides frémissantes, mais trop peu émues pour être sonores. On aurait entendu d'une lieue le sursaut d'un poisson reveillé